

13 janvier 22 - Incipit « Le neveu de Rameau » de Denis Diderot

« **Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid**, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie. J'abandonne mon esprit à tout son libertinage. Je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit dans l'allée de Foy nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. »...



Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, dès le lever du jour Guenièvre se précipite pour épier le rebord de la fenêtre. Elle attend l'oiseau bleu.

Oui ! Alors qu'elle se promenait seule dans les sentiers de la forêt, elle entendit des faibles pépiements plaintifs. S'approchant, tapi dans la mousse, s'agitait un tout petit oiseau aux plumes bleues. A son approche, il ne montra aucune frayeur. Son aile brisée pendait lamentablement. Elle le cueillit dans la coupe de ses mains pour le ramener au château de Miremont. Grâce à une planchette, l'aile fut remise dans son axe. Un petit nid d'ouate assura sa convalescence.

Le temps passant, avec les bons soins de Guenièvre, l'oiseau reprenait des forces. Il était temps d'ouvrir la fenêtre. Avant de prendre son envol, alors qu'elle le serrait contre son cœur, il lui confia qu'il reviendrait avec une plume d'or.

Ce ne fut pas une plume qu'elle vit ce matin là mais un prince dans la cour du château. Il se tenait fièrement en selle sur un alezan blanc. Interdite, curieuse elle dévala les escaliers et ils se trouvèrent face à face. Souriant en mettant pied à terre, ému, il lui avoua être l'oiseau qu'elle avait secouru. Elle prit sa main et le conduisit au roi. et comme dans tous les contes, ils vécurent heureux !

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, je le voyais très souvent, passant dans ma rue à la même heure, sous le soleil d'été ou le vent mauvais, courbé sur sa machine, les yeux rivés sur l'asphalte.

On aurait pu se passer de montre tant il était régulier.

Dans un sens à midi, dans l'autre le soir, il m'arrivait d'observer ce monsieur, discrètement il est vrai, de scruter les efforts qu'il faisait pour rentrer ou venir de chez lui, aussi régulièrement qu'un métronome.

J'admirais en lui cette obstination à conserver le cap, cette régularité de pédalage, le déploiement de ses jambes et la sûreté de sa trajectoire.

Faisant corps avec son vélo, penché sur le guidon et glissant dans la rue dans un froissement de pneus, je remarquais, les jours de bise et de gel une goutte perler au bout de son nez rougi aux contours violacés.

Les beaux jours arrivant, il passait, en short, dévoilant ses jambes musculeuses, brunies et tannées par le soleil.

Je ne savais qui il était et jamais je ne lui ai adressé la parole, à peine un petit signe de tête, un salut discret et conventionnel.

Je sus plus tard qu'il était pharmacien dans le quartier du Parc des sports et qu'il habitait quelque part dans Riorges pas très loin de notre domicile. C'était pour lui un trajet conséquent qu'il faisait très régulièrement, j'en suis sûr, pour s'entretenir.

Les années ont passé. Je ne vois plus ce monsieur qui par sa régularité et son allure sportive m'était devenu familier.



Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, je suis là planté au sein d'une forêt. Depuis bien longtemps, je suis là, parmi mes voisins les hêtres et les douglas. J'ai enfoncé mes racines à l'orée d'une clairière. J'aime le sol fertile, humide, mais sans excès. Enfant, j'étais abrité par l'ombre de ma mère. Notre fratrie, nombreuse, s'est vue réduite par les aléas de la vie. Je suis le seul survivant. Lorsque j'observe mes semblables de toutes les races, je vois bien que de multiples dangers nous menacent. Quelques pousses de mes frères ont régalié les chevreuils, d'autres ont été écrasés par les pas des promeneurs. J'ai vu de belles tiges ravagées par des insectes ou des bactéries, et je ne vous parle pas des squatters et autres pique-assiette... Les oiseaux qui cherchent un abri dans mon feuillage sont les bienvenus. Mais je n'apprécie qu'à moitié les piquetages du pivert sur mon écorce. Quant aux écureuils qui se nourrissent de mes glands, j'aimerais qu'ils creusent leur garde-manger ailleurs ! Jusqu'à maintenant, j'ai toujours évité le lierre, cet étouffeur sans foi ni loi. Je n'accueille qu'une touffe de gui. Est-ce vraiment un porte-bonheur ? J'ai vu des vents et des tempêtes faire plier les plus faibles, casser des arbres matures qui broyent les plus jeunes en tombant.

Dans ma famille on grandit très lentement : plus de cinquante ans sont passés au dessus de mes branches avant que je ne sorte de l'enfance et il paraît que mon espérance de vie serait de plusieurs siècles. Mes racines sont profondément enfoncées et grâce au mycélium de champignons amis, je suis bien irrigué. La solidarité de mon espèce me protège. Des signaux se propagent d'un arbre à l'autre en cas de menace. Savez-vous qu'adultes, nous sommes capables d'émettre des odeurs ou des substances chimiques aptes à dissuader les prédateurs.

Malheureusement, il en est un contre lequel nous n'avons pas de remède. Oui, vous l'avez deviné, c'est le bûcheron. Notre bois est un bois noble très prisé par les ébénistes. Nous sommes la matière première de magnifiques bateaux et de meubles précieux. Aussi je me demande quel sera mon avenir. Vais-je être abattu et transformé en accessoire pour les hommes ? Vais-je être rongé par une vermine parasite et importune ? Vais-je avoir le temps de me créer une descendance ? Ou vais-je grandir et vieillir là où je suis né pendant les centaines d'années promises à ma race ?



Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, je me bats et j'espère...

« **Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid** » à cinq heures il était levé. Devant son bol de café noir qu'il buvait à petites gorgées, il lisait brièvement le journal de la veille.

Puis l'heure venait de se rendre à son cabinet et de préparer sa trousse, ses instruments et des médicaments de base. La journée serait longue...car

« **qu'il fasse beau, qu'il fasse laid** » il la commençait par sa tournée dans la campagne. Au volant de sa 2CV, il sillonnait les petites routes, s'arrêtait dans des hameaux perdus, des fermes isolées.

Aujourd'hui, il irait voir la Louise. Elle avait glissé dans l'écurie et s'était foulé le poignet. Agée de soixante dix ans, acariâtre, elle trouvait que la guérison n'allait pas assez vite : en plus de lui faire des soins, il fallait la calmer ! Ensuite, il se rendrait chez Firmin cloué au lit par une méchante toux qui lui arrachait les poumons mais que faire, que lui dire ? Une petite visite chez les MOUTARD, parents d'une tribu de sept enfants qui avaient toujours la goutte au nez. Il leur laisserait du tilleul, du sirop et des pastilles de miel.

Il rentrerait vers midi, déjeunerait rapidement. Son épouse se désolait de le voir avaler son repas en moins de dix minutes ! Il consacrait l'après-midi aux visites à son cabinet car « **qu'il fasse beau, qu'il fasse laid** » la salle d'attente était toujours pleine. Sa journée s'achevait vers dix-neuf heures, quand tout allait bien... Avant le repas du soir, il s'accordait un moment de répit dans le fauteuil tout en feuilletant une revue médicale ; la fatigue était là, il fermait les yeux souhaitant ne pas être appelé pendant la nuit. Mais, « qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit » il répondait à l'appel quelque soit l'endroit.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
je ne pense qu'à toi,
je cours le long du fleuve,
tu t'évanouis
et je m'en vais

Qu'il fasse beau,
Qu'il fasse laid,
Je mets chapeau
Et gros souliers.

Prends ma canne en main
Et d'eau, une bouteille,
Me voici sur le chemin,
En partance comme la veille.

J'aime le beau,
Pluie, vent et arc-en-ciel.
J'aime le laid
Et même ciel ennuagé.



Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid
Je file au vent sur les pavés
J'aime la pluie qui lave tout
J'aime le vent, au chaud chez nous.
La terre embaume sous la pluie
La remercie à l'infini.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid
J'aime la vie en plein été.
Le soleil dore les champs de blé
Et sur les plages nos corps usés.
Le sable blond blanc nous attend
Pour un chaud repos bienfaisant.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid
Quand l'automne enflamme les coteaux
Chaque jour nouveau est un cadeau.
J'aime la rousseur, le mordoré.
Quand les feuilles craquent sous mes pas
Je rêve à mes pas d'autrefois.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid , elle avait coutume d'arpenter tous les matins la vaste plage de La Baule. Elle avait choisi cet endroit pour réaliser son rêve de toujours. Celui d'avoir la chance de pouvoir admirer la mer à tout moment. Elle qui avait passé toute sa vie dans les profondeurs rudes de son Auvergne natale. Maintenant l'azur était son horizon et elle s'amusait à en percer les secrets.

Elle aimait marcher sur le bord des petites vagues qui s'enfuyaient sous ses pas. Elle frémissait avec délice aux rugissements des lames chahutées par les tempêtes. Elle appréciait autant cette étendue de sable envahie par les aoùtiens joyeux et tapageurs que désertée dans l'intimité silencieuse des hivers frileux.

Mais un jour, dans les rayons d'un soleil naissant, un élément nouveau vint s'inviter dans son décor. Un homme à l'air charmant attira son attention. Elle commença à le croiser régulièrement et elle en oublia, peu à peu d'admirer le paysage environnant pour scruter au loin sa silhouette floue qui avançait vers elle. Elle était émoustillée comme une adolescente amoureuse et redoutait, à cause de sa myopie, que ce ne soit pas lui. Mais si, c'était souvent lui !

Et la rencontre eut lieu. Il y eut d'abord des échanges de sourires puis des « bonjours discrets » ensuite des : « il fait beau aujourd'hui » et enfin cette phrase : « pourquoi ne ferions nous pas un bout de chemin ensemble ?... »

Peut-être le début d'une histoire sur fond de carte postale de vacances !...



Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid
Cuisinez donc des flageolets
Avec un bon gigot d'agneau :
Tremper d'abord les haricots
Puis les cuire en un court-bouillon
Avec sel, épices et oignons.
Piquer à l'ail votre gigot,
Le faire dorer bien comme il faut,
Légère cuisson avec du beurre
Pour qu'il soit rose à l'intérieur.
Vous n'avez plus qu'à déguster
Ce délice au jus parfumé:
Il réjouira vos palais
Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
A midi, il est debout dans la ruelle
Son chien sur les talons.
Il a son carton, la gamelle,
S'il fait très bon, l'accordéon
Et s'il fait froid, l'harmonica.
Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
Il vit sans abri, triste ou gai, selon les journées.



Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
Elle le guette...
Il vient par tous les temps !
Il vient toujours à la même heure
Il vient toujours de bonne humeur
Et elle l'attend,
C'est son bonheur, le facteur.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
Il apparait chaque dimanche à dix heures, engoncé dans sa combinaison bariolée, le matériel accroché à son épaule. Il va à grandes enjambées au jardin botanique où il s'installe pour peindre les arbres du monde entier. Il sent les feuilles et prépare sur sa palette les verts qu'il va poser sur la toile. C'est le moment qu'il préfère, pour sa lumière. Qu'importe la météo, sereine ou inquiétante, elle est toujours inspirante et elle le remplit d'énergie et de bonne humeur.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
Quelle importance ? Quoiqu'il arrive, au même moment, obsédée par la mer et toujours accompagnée de son chien, elle grimpe sur les rochers .Elle prend les photos des eaux vives, lisses ou menaçantes. Elle regarde le ciel toujours changeant, observe le ballet des oiseaux. Parfois, elle saute dans les vagues.

Qu'il fasse beau qu'il fasse laid,
A treize heures, c'est la routine, ils se rejoignent pour une balade le long du littoral et artagent l'air iodé, les fougasses et les beignets.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
J'aime les rencontrer le dimanche, ces deux originaux passionnés.